

BOLOGNE VUE PAR...

*Florence
koenig ;
La solitude
de l'illustratrice
de fond*

7 h 12, jeudi 5 avril. Je débarque à Bologne, les paupières lourdes, les jambes molles. Nous sommes quelques-uns à nous retrouver sur le quai. Cartons et dossiers sous le bras, la chevelure hirsute, ou l'écharpe négligemment jetée sur l'épaule, à un je ne sais quoi « d'artiste » on reconnaît ses semblables. Vite, j'avale un capuccino au bar d'en face, je dépose mon sac à l'hôtel, je me reconstitue une allure fraîche et dispose et, le temps de sauter dans le bus, j'arrive devant l'entrée pavoisée de la « Fiera del libro per ragazzi », lisez : la « Foire du livre pour la jeunesse » : quatre jours un peu fous pendant lesquels les éditeurs, des quatre coins du globe présentent leur production, recherchent des co-éditions, vendent leurs droits ou en achètent.

L'illustration est à l'honneur : deux expositions, une de bande dessinée, une d'illustrateurs sélectionnés. Les illustrateurs peuvent démarcher ; s'ils sont poliment ou vertement éconduits sur certains stands, tolérés sur d'autres, ils sont néanmoins bien accueillis sur l'ensemble de la Foire. Certains font preuve de talents insoupçonnés pour la vente de leurs œuvres, favorisant même les co-éditions par leurs démarches. D'autres, au contraire, se révèlent de piètres vendeurs. Je me situe malheureusement dans cette dernière catégorie, mais qu'importe, j'ai pour



A Bologne : la commission internationale de sélection examine les dessins. De gauche à droite : Harry Idichi (Froebel-Kan, Tokyo), Otakar Bozejovski (Bohem Press, Zurich).

moi la chance (est-ce une chance ?) d'avoir un mi-temps de fonctionnaire et (paraît-il) une tête de mule qui m'interdit les concessions.

Je déambule dans les quatre pavillons, puis je vais droit au but : un éditeur suisse chez qui j'ai onze dessins fin prêts pour l'impression (déjà deux fois ajournée), dessins réalisés, envoyés, corrigés, retournés, sans lettre de commande, ni contrat, ni acompte bien sûr — la confiance règne et je dois m'estimer heureuse d'avoir été jugée digne de travailler. Etre éditée ? payée ? mais comment, vous ne saviez pas ? ce métier comporte des risques ! vous avez progressé grâce à nous. Nous vous offrons un autre travail : choisissez un texte, l'auteur est connu, vous serez plus facilement éditée... Vos dessins ? oubliés ! vous vouliez les présenter ailleurs ? quel dommage ! on vous les enverra ! le contrat ? pas avant quatre planches couleurs, « un story board » complet noir et blanc (découpage texte et chaque planche esquissée). Je fulmine, mon interlocuteur est tout sourire. On compulse mon dossier : vraiment quelle progression, le style s'affirme, on fera quelque chose de moi (si les petits cochons ne me mangent pas).

Je continue ; on m'a dit (les illustrateurs s'entraident) que certains Américains recevaient volontiers les Européens. C'est Madame qui

***Journal
de bord
d'une
illustratrice
à la foire
de Bologne***



e : Francesca Cantarelli (Dalla Parte delle Bambine, Milan), Tom Maschler (Jonathan Cape,

reçoit et elle est occupée. Montrez voir si votre dossier peut s'adapter à nos collections ? On feuillette distraitement sur un coin de bureau et sur la fin on découvre un projet inédit qui plaira peut-être à Madame, alors, attendez je vous prie. Je passe dans les coulisses, Madame me reçoit, charmante. Elle apprécie effectivement, s'extasie, parle de faire le projet. J'offre des diapositives, des photocopies, oui, j'enverrai le texte en rentrant. Non je n'ai rien de publié à montrer, Madame époussette les miettes dans mon dossier (restes du sandwich), elle le referme et me le tend.

Les Catalans lancent un concours d'illustrateurs ; nombreux concurrents, peu d'élus : à peine 10 %. Le jury qui préside la commission précise en tête du catalogue qu'il « cherchait des artistes ayant un style personnel et que le fait le plus décevant avait été le nombre très important d'imitateurs » : triste époque où on ne peut qu'être imitateur de quelqu'un ! Le style est personnel ? on ne peut prendre le risque de vous inscrire dans une collection, ou : le lecteur n'aimera pas, il préfère les teintes fraîches, moins de tragique pour les enfants, s'il vous plaît ; si vous imitez sciemment le style 84 : mais vous n'y pensez pas, certains font cela beaucoup mieux que vous. Dans tous les cas, que vous le vouliez ou non, il y en aura toujours pour vous rattacher à une école, qu'elle soit anglaise, d'Europe de l'Est, française, japonaise, que sais-je ? En visitant l'exposition, je songe que la devise pourrait être : s'inspirer modérément, innover prudemment.

Je termine l'après-midi avec quelques éditeurs français. Les contacts étaient pris à Paris, mais il faut se rappeler à leur bon souvenir. « Donnez-nous des photocopies avec vos références et nous envisagerons de nouveau votre participation. » En attendant, mon carnet se remplit de numéros de téléphone et d'adresses et je rentre fourbue à l'hôtel. Façades ocre, arcades, on oublie, enfermés dans la Foire, que Bologne est une belle ville.

Vendredi. Je n'ai rendez-vous qu'à midi avec les Japonais, rien ne presse. Un petit tour chez les Anglais plus insulaires que jamais, crise oblige : polis mais froids. Les lecteurs anglais demandent du style anglais : la chanson est universelle.

Chez les Japonais, le rendez-vous a été pris par un éditeur européen qui m'accompagne ; traduction d'italien en japonais : j'ai du mal à suivre, on me tient au courant de temps en temps en quelques mots d'anglais. Les interlocuteurs sont sérieux : un directeur de collection, un directeur artistique, un interprète. J'ai envoyé, quelques mois plus tôt, des photocopies en couleur, un texte en anglais, des planches esquissées en noir et blanc. Mon cas a été étudié : le texte est traduit en japonais, mes

photocopies étalées, les originaux soigneusement comparés. L'histoire, une adaptation d'un conte de Grimm, est jugée trop confuse pour les enfants, mais les illustrations ont retenu l'attention. Je dois refaire une tentative avec un autre texte, plus simple. Quelques essais couleurs, croquis noirs et blancs. Même si le résultat est négatif, j'ai le sentiment que le projet n'a pas été jugé à la va-vite et expédié aux oubliettes sans réflexion. Je suis restée une heure.

Quelques rendez-vous rapides, contrastent étrangement avec le précédent. Les avis sont tranchés et souvent contradictoires : « j'aime vos personnages » dira Untel, « trop simplifiés » dira un autre, « l'ensemble est trop flou, il nous faut des contours » se lamente celui-ci, « les personnages ne sont pas assez modernes », « les enfants veulent du vrai ».

Enfin, je parcours les stands en consommatrice et je me régale. Quel menu de choix ! Je suis comme les enfants qui ne savent pas lire, je regarde les images, je m'installe confortablement dans un coin du stand pour savourer et je reçois des regards réprobateurs pour afficher ainsi ma gourmandise.

Qui va à Bologne ne rencontre pas que des éditeurs. Pour l'illustrateur souvent confiné dans son atelier devant sa table à dessin, c'est l'occasion d'échanges multiples avec d'autres créateurs d'images ou de textes ; la langue n'est jamais un barrage, le succès ou l'insuccès non plus. On montre son travail, on s'encourage, on conseille, sans arrière pensée...

Samedi, la Foire est ouverte au public. Il devient difficile de démarcher. J'ai réservé ce dernier jour à la presse enfantine. Quelques rendez-vous sans surprises : ici plus que dans les autres secteurs de l'édition : la mode prime, il faut être résolument actuel, mais où est l'actualité ? L'illustration s'inspire souvent des règles de l'image publicitaire : c'est net, précis, propre. La surface est lisse, sans bavure, le trait nerveux cerne les enfants de la vie quotidienne : les vêtements, la coiffure, tout est style 84. Décidément je ne suis pas dans le coup. Mais faites nous signe si vous changez...

F.K.